

La femme martyre

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **21 (1883)**

Heft 28

PDF erstellt am: **21.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-187758>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

En se séparant, à Montdidier, de ses compagnons de route, M. Gambetta les remercia avec effusion du service qu'ils lui avaient rendu. « Je ne vous oublierai jamais, leur dit-il, les heures que nous avons passées ensemble sont de celles qui ne s'oublient pas. » Le lendemain, M. Gambetta partait pour Amiens.

Quand la nouvelle se répandit à Clermont que le ballon qui avait été vu le 7 octobre était celui où se trouvait M. Gambetta, un sentiment d'une indicible émotion s'empara de toute la ville ; Gambetta hors des lignes prussiennes, Gambetta organisant librement la défense du pays, c'était peut-être la délivrance ; on espéra.

Montdidier ne tarda pas à payer l'honneur d'avoir reçu Gambetta.

Quelques jours plus tard, de Clermont partaient des troupes saxonnes qui allèrent bombarder cette ville et lui imposer une contribution de 50.000 fr., sous prétexte, disaient les Prussiens, que des pourvoyeurs de l'armée de la Meuse y avaient été arrêtés. « Mais dit M. Rollin, surtout pour la punir de l'accueil fait au ministre de l'Intérieur, car les Allemands détestaient M. Gambetta ; ce qui n'est pas son moindre titre de gloire. »

La femme martyre.

Un projet de loi sur la recherche en paternité a inspiré au journalisme français une foule d'articles fort spirituels sur la question de savoir si la femme est ou non martyre dans la Société moderne. M. Marx, du *Figaro*, est d'avis que non. Nous lui donnons la parole, laissant aux intéressées le soin de nous dire s'il a raison :

« Chaque fois qu'une question surgit où la femme est en jeu, j'entends retentir les mêmes clameurs galantes et les mêmes doléances chevaleresques sur la condition misérable où languit, dans le beau pays de France, la plus agréable moitié du genre humain...

J'estime, au contraire, que jamais la femme n'a été mieux traitée qu'à notre époque. Jamais place plus large ne lui a été réservée au soleil social et au foyer domestique. Jamais on n'a montré plus d'indulgence pour ses faiblesses et plus de soumission à ses caprices...

Si je jette un coup d'œil dans les ménages, à tous les degrés de l'échelle sociale, j'y constate une prédominance féminine qui dément singulièrement les martyrologes dont on nous rebat les oreilles. La plupart des ouvriers filent doux devant les remontrances de leurs compagnes... J'ai vu des maçons qui se laissaient battre comme plâtre et emmener du cabaret par leurs commères en donnant les marques de la plus humble docilité. Si je franchis le seuil des maisons bourgeoises ou des boutiques des négociants, j'y constate la prépondérance occulte de la femme qui renvoie les domestiques ou les employés et inspire, sans en avoir l'air, toutes les décisions du maître. Mais que dis-je ? Les femmes déterminent la fluctuation des valeurs par l'influence qu'elles exercent sur les banquiers...

Les jérémiades sur la débilité de la femme me paraissent entachées d'exagération. Sans doute, la femme n'a point à son service des muscles d'acier, mais il lui faut pourtant une certaine dose de vigueur pour cotillonner six heures de suite, au bal, avec son harnais de gala. J'ai pesé, un jour, la toilette complète d'une élégante moderne, — depuis ses plus intimes vêtements, jusqu'à ses gants, son éventail et son ombrelle, — et j'ai constaté, à l'aiguille de la balance, un nombre de kilogrammes effrayant. Un sapeur, — fut-il pompier, — succomberait à ce régime !

Dans les classes pauvres et dans les campagnes, la femme qui souffre et travaille trahit un tempérament plus robuste encore et donne davantage raison à mon scepticisme. »

La mort d'Abd-el-Kader a remis en mémoire une foule d'épisodes se rattachant à la carrière si agitée de cet homme, dont la plus belle page est certainement sa conduite pendant les massacres de Damas. Après que la clémence française lui eut rendu sa liberté, lui laissant la vie sauve, Abd-el-Kader paia noblement sa dette de reconnaissance et sauva en quatre ou cinq jours 14.000 chrétiens du poignard des musulmans. Il fut fait à cette occasion grand croix de la Légion-d'honneur, et resta jusqu'à son dernier soupir l'ami de la France.

Sur la fin du règne de Louis-Philippe, on l'avait transféré de Pau à Amboise, dont le vieux château baigne, pour ainsi dire, ses pieds dans la Loire.

Un jour, un employé du château qui voulait gagner de l'argent, vint dire au prisonnier :

— Emir, veux-tu que je te fasse sauver d'ici par le fleuve.

Abd-el-Kader le regarda un instant et répondit :

— La Loire me conduirait à la mer ; la mer me ramènerait en Afrique ; l'Afrique me ferait recommencer la guerre contre la France ; la guerre contre la France me ferait battre. Battu, on me reconduirait à Amboise. Autant y rester puisque j'y suis.

Lè dou z'ovràï cherpentiers.

On certain B. dè pè contrè Vevàï, qu'étàï ovràï cherpentier, étàï z'u fèrè son tor dè France pè Zurich (y a dza on part d'ans, dè çosse). Travàillivè tsi on maitrè qu'avàï 'na beinda d'ovràï, mà quasu ti allemands. On dzo, tandi lo tantou, lo patron lài vint derè que devessàï allà àidi à ne n'autro ovràï que travàillivè à ne n'a batisse, et que faillàï allà tot lo drài. Mon tatipotse dè B. ne fe pas atteinchon ào nom dè l'ovràï ein quiestion et sè met tot paràï à rapertsi sè z'utis. L'est veré dè derè que lo patron parlàvè faux-romand qu'on diabloï et que l'étàï molési à comprèindrè. Tandi que B. sè preparàvè, ye ve on autro ovràï que lo vouàitivè et sè peinsà que l'étàï lo gaillà à quoui dévessàï àidi. B. ne savàï pas on mot d'allemand, et l'autro pas on mot dè français ; mà tot paràï lo Vaudois que sè crèyàï on malin, vollie quand mémo lài tallematsi et lài fe :

— Cameradirè ! maitrيره dire moi, travàillire avec vous !

— Yà, ià ! se repond l'autro que ne comprègnàï pas onna gotta à cé baragouinadzo ; mà vo sèdè :